

LES COMÉDIENS,

OU

LA RÉPÉTITION DE PSYCHÉ,

COMÉDIE - VAUDEVILLE,

EN UN ACTE;

PAR MM. P. ^KLEDOUX ET ***;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 2 août 1821.

PRIX : 1 fr. 50 c.



PARIS,

CHEZ M^{me}. HUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Au Grand Magasin de Pièces de Théâtre anciennes et modernes,

Rue de Rohan, n^o. 21, au coin de celle de Rivoli,
près le Palais-Royal.

Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre
Français.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, n^o. 16.

1821.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

BARON.	<i>M. Armand.</i>
LE MARQUIS DE LA FURETIÈRE.	<i>M. Fontenay.</i>
LE SEMAINIER.	<i>M. Édouard.</i>
UN COMÉDIEN.	<i>M. René.</i>
LE SOUFFLEUR.	<i>M. Justin.</i>
M ^{lle} . DESMARES.	<i>Mlle. Victorine.</i>
VICTOR, Page.	<i>Mlle. Clara.</i>
UNE COMÉDIENNE.	<i>Mlle. Dumont.</i>
Comédiens, Comédiennes.	



La Scène est au foyer de la Comédie Française.

LES COMÉDIENS,

OU

LA RÉPÉTITION DE PSYCHÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

(*Le Théâtre représente le Foyer des Acteurs.*)

SCÈNE I^{re}.

LE SEMAINIER, LE SOUFFLEUR, UN COMÉDIEN, UNE COMÉDIENNE, COMÉDIENS, COMÉDIENNES. (*Ils sont tous en habit de ville.*)

CHOEUR.

AIR : *Allons, plus de tristesse.* (des Rendez-vous Bourgeois.)

Amis, le temps nous presse :
Allons, point de paresse ;
Qu'ici chacun s'empresse,
Et répétons Psyche.

LE SEMAINIER.

Croyez-en mon présage :
Messieurs, ce vieil ouvrage
Plus qu'un nouveau, je gage,
Doit être recherché.
Oui, doit être recherché.

CHOEUR.

Amis, point de paresse :
Allons, le temps nous presse ;
Qu'ici chacun s'empresse,
Et répétons Psyche.

LE SEMAINIER.

Au théâtre, messieurs, au théâtre ! il est une heure un quart, il est temps de commencer la répétition de midi. Tout le monde est-il ici ? voyons : d'abord le personnage le plus important, M. le souffleur.

LE SOUFFLEUR.

Me voici.

LE SEMAINIER.

Les deux sœurs de Psyché. (*A deux comédiennes.*) Fort bien, mesdemoiselles. (*A deux comédiens.*) Et vous, messieurs, les deux jeunes premiers. Mais je ne vois ni Baron, ni mademoiselle Desmares... il ne nous manque, pour commencer, que Psyché et l'Amour.

UN COMÉDIEN.

Voulez-vous, en les attendant, que nous descendions dans la salle, pour voir la nouvelle décoration que j'ai imaginée ?..

UNE COMÉDIENNE.

Il s'agit bien de votre décoration ! est-ce une chose si importante ?

LE SEMAINIER.

Ne disons pas de mal des décorations.

Air de la Robe et les Bottes.

Souvent leur puissance magique,
 Dans mainte froide nouveauté,
 Fermant les yeux de la critique,
 Trompa le public enchanté.
 Leur secours facile e fidèle
 Est pour nos chefs-d'œuvre du jour,
 Ce que le fard est pour plus d'une belle,
 Ce qu'est l'habit, pour biens des gens de cour.

LE SOUFFLEUR.

Messieurs, je vois que vous n'êtes pas encore prêts. Vous comprenez bien que je ne vis pas seulement de mon état de souffleur ; ma boutique d'épicerie me réclame.

LE COMÉDIEN.

Avez-vous perdu la tête aussi de vous faire souffleur, quand vous étiez épicier ?

LE SOUFFLEUR.

C'est un trait de ma politique ; les temps sont durs, le papier est cher ; mais, grâce à certains auteurs, je m'en procure ici à peu de frais.

Air de l'Écu de six francs.

Chaque fois qu'un nouvel ouvrage
 A succombé sous les sifflets,
 Sauvante le papier du naufrage,
 Je route la pièce en cornets.

LE SEMAINIER.

Depuis qu'il use en sa boutique
 De ce papier bien innocent ;
 Son café, dit-on méchamment,
 Est devenu soporifique.

LE SOUFFLEUR.

C'est bon, c'est bon ! Je reviendrai quand vous serez prêts à commencer ; j'ai du temps devant moi. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, *excepté* LE SOUFFLEUR.

LE SEMAINIER.

Baron et mademoiselle Desmares n'arrivent pas.

LA COMÉDIENNE.

Ils ne sont occupés que de leur amour.

LE SEMAINIER.

Ils ne sont donc pas encore mariés ?

LE COMÉDIEN.

Mariés ! mademoiselle Desmares est trop sentimentale, pour en finir si vite.

LE SEMAINIER.

Tout cela est fort bien... mais la pièce ne marche pas... depuis trois mois que nous la répétons.

LA COMÉDIENNE.

C'est votre faute ; vous laissez prendre à mademoiselle Desmares le rôle de Psyché ; et moi, vous me faites jouer sa sœur, une méchante femme, qui n'a pas d'amans. Ce n'est pas du tout dans mes moyens.

LE COMÉDIEN.

En effet, les rôles sont ici distribués d'une façon singulière. M. Baron est toujours absent et moi je joue tous les jours. Ah ! dans notre république, il y a bien des privilèges...

LE SEMAINIER.

Messieurs, si l'on accorde des congés à Baron, il les mérite sous tous les rapports.

Air : Que n'avons-nous la verve heureuse.

C'est une juste récompense
De son travail, de son talent !
Si l'on se plaint de son absence,
C'est qu'on aime à le voir souvent ;
Mais telle est notre destinée
Que maint acteur, en pareil cas,
S'absenterait tout l'année,
Qu'on ne s'en apercevrait pas.

Eh ! mais j'entends Baron.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BARON.

LE SEMAINIER.

Arrive donc, mon cher, nous t'attendons depuis une heure.

BARON.

Je suis désespéré de vous avoir fait attendre ; mais...

LE SEMAINIER.

Tu sais ton rôle.

BARON.

Je suis prêt à jouer ce soir. Mes amis, tout ira bien, notre Psyché ne peut manquer d'attirer le public.

Air : Tu ne sais pas, jeune imprudent.

Cette pièce, je le promets,
Garnira long-temps notre salle,
Je vous répons d'un grand succès,
Sans le secours de la cabale.
Aux plus sévères spectateurs
On doit être certain de plaire,
Quand un ouvrage a pour auteurs
Quinault, et Corneille et Molière.

Mais je ne vois point mademoiselle Desmares.

LE SEMAINIER.

On peut toujours commencer sans elle.

BARON, à part.

Où peut-elle être ? je croyais la trouver ici.

LE SEMAINIER.

Allons, en scène, messieurs.

BARON.

Je suis à vous.

TOUS EN CHOEUR.

Amis, point de paresse :
 Allons, le temps nous presse ;
 Qu'ici chacun s'empresse,
 Et répétons l'psyché.

SCÈNE IV.

BARON, *seul*.

Mademoiselle Desmares n'est point ici, et chez elle on m'a dit qu'elle était sortie depuis long-temps. Que dois-je penser?... et n'ai-je pas sujet de soupçonner?... Ah ! maudit amour ! pourquoi suis-je épris d'une coquette, qui ne trouve de plaisir, qu'à me tourmenter ! où sont d'ailleurs ses grandes qualités ? d'abord, la manie de sourire à tous propos ! pourquoi ? pour faire voir ses dents... il est vrai qu'elles sont si blanches, et que son sourire est le plus gracieux du monde ! mais est-il rien de plus ridicule, que ces robes toujours pincées ? et cela par pure coquetterie, pour dessiner la taille la plus svelte et la plus élégante qui se puisse voir ! mais ce que je hais le plus en elle, c'est cette affectation à ouvrir sans cesse de grands yeux tendres et passionnés : il est vrai qu'ils sont d'une beauté !... enfin, c'est une femme insupportable, que j'idolâtre, et qui me fera perdre l'esprit. Mais qui peut résister au besoin d'aimer ?

Air : *Le luth charmant.*

Point de plaisir pour nous sans les amours ;
 De notre vie eux seuls charment le cours.
 Ah ! pour nous rendre heureux, le ciel créa les femmes !
 Aussi sages ou fous, malgré les épigrammes,
 Les aimeront toujours.

L'homme au berceau réclame leur secours ;
 De son printemps il leur doit les beaux jours ;
 Pour charmer son déclin, il trouve encor les femmes ;
 Aussi, jeunes ou vieux, tout prescrit à nos âmes,
 De les aimer toujours.

Mais qu'entends-je?... c'est la voix de l'éternel marquis de Lafuretière, marquis de contrebande ou de comédie, qui se fourre partout. Le voici qui s'annonce lui-même.

SCÈNE V.

BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. *Il entre en sautillant..*

- « Es-tu l'homme à la cour
 » Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine ?
 » Une jambe mieux soite, une ta lie plus fine ?
 » Et pour l'esprit, parbleu ! tu l'as des plus exquis.
 » Que te manque-t-il donc ? allons, saute marquis. »

(A la cantonnade.)

Je vous le répète, ne comptez pas sur elle pour la répétition.

BARON.

Il parle de mademoiselle Desmares...

LE MARQUIS.

Eh ! bonjour , mon cher Baron !... je disais tout-à-l'heure qu'il ne fallait pas attendre mademoiselle Desmares.

BARON.

Comment savez-vous ?...

LE MARQUIS.

Comment je sais... il serait beau , vraiment , que le marquis de Lafu-
retière , rédacteur en chef de la chronique scandaleuse du *Mercur* ga-
lant , ne fût pas au courant des petites aventures érotiques de ces dames.*Air : Trouverez-vous un parlement.*

Jusqu'ici j'ai vécu toujours
 Au sein du monde dramatique :
 Secrets , rivalités , amours ,
 De tout connaître je me pique.
 Je juge tous les différens
 Qui naissent parmi nos actrices ;
 Bref , je suis l'un des vétérans
 Des diplomates de coulisses.

BARON.

Enfin , vous savez que mademoiselle Desmares...

LE MARQUIS.

En passant devant sa porte , j'ai vu...

BARON.

Vous avez vu....

LE MARQUIS.

Un jeune et jôli page , qui descendait de voiture , et qui , zeste ! comme
un trait , s'est élancé jusque chez elle.

BARON.

Mais elle n'y était pas...

LE MARQUIS.

Au contraire , c'est quelle y était.

BARON.

Êtes-vous bien sûr ?

LE MARQUIS.

Je suis resté en sentinelle , afin de le voir sortir ; mais notre fripon
m'a fait attendre pendant deux heures. C'est abominable.

BARON , à part.

Quelle conduite affreuse !

LE MARQUIS.

N'est-ce pas que cela est affreux ?

BARON , à part.

Me faire dire qu'elle est sortie , et recevoir chez elle un rival !... est-il
possible de pousser plus loin la perfidie ?

LE MARQUIS.

Que déclamez-vous donc là ?

BARON.

Rien.... c'est...

LE MARQUIS.

Je devine ; vous répétez un nouveau rôle.

BARON.

Oui, une scène...

LE MARQUIS.

De jalousie, je gage.

BARON.

Oui, de jalousie... Hier encore elle me jurait de n'aimer que moi ; d'être insensible à tous les hommages... et j'ai été assez credule pour croire à sa sincérité !

LE MARQUIS.

Ah ! mon ami, vous serez sublime dans ce rôle-là, quel jeu naturel ! A propos, et la reprise de P...ché... je m'en suis occupé : j'ai été voir plusieurs amis pour leur recommander la pièce. Un peu de cabale ne nuit jamais. On ne sait pas toute l'importance de la cabale.

Air : J'ai vu le parnasse des dames,

C'est un art encor dans l'enfance ;
 Mais bientôt il en sortira ;
 Et le temps n'est pas loin, je pense,
 Où son règne commencera.
 Un jour, croyez-en mon présage,
 De cet art goûtant les bienfaits,
 Lorsqu'on voudra faire un ouvrage,
 D'avance on fera le succès.

Ah ça, écoutez, Baron, il faut que je vous donne quelques conseils sur votre rôle de l'Amour.

BARON.

De grâce !... quel supplice ! éloignons-nous. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, *seul.*

Eh bien ! il dédaigne mes conseils... c'est dommage ! nous autres hommes de qualité, nous avons le goût si fin !... c'est le fruit de nos études.

Air de l'Anglaise.

Pour prendre l'air plein de grâce
 De nos jeunes élégans,
 Par la toilette on efface
 Les vains outrages du temps.
 Dans le Mercure galant
 On prend note, en déjeûnant,
 Des bruits de ville et de cour,
 De l'anecdote du jour.
 Au petit lever des belles,
 De boudoir, vrai papillon,
 On va conter les nouvelles,
 Et des vers de sa façon.
 Par un aimable entretien
 On plaît, et l'on fait si bien,
 Qu'à diner, dans le boudoir,
 On vous retient jusqu'au soir.
 Le soir, à la comédie,

Au balcon on se fait voir ;
 Puis, quoiqu'au parterre on crie,
 Sur la scène on va s'asseoir :
 Jeune actrice, au doux regard,
 En sortant vous prend à part,
 Et vous donne un souper fin...
 Qui conduit.. jusqu'au matin.
 Si la séance publique,
 Quelquefois ne nous ouvrirait
 Le dortoir académique,
 Jamais on ne dormirait.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, VICTOR.

VICTOR, *dans la coulisse.*

C'est par ordre du Roi. (*Il entre.*) Voilà sans doute un comédien ;
 adressons-nous à lui.

LE MARQUIS, *à part.*

C'est le page en question.

VICTOR.

Eh ! c'est le marquis de Lafuretière ! Pourriez-vous me dire où est le
 comité ? je désirerais parler à ces messieurs...

LE MARQUIS.

Afin de voir ces dames, n'est-ce pas ?

VICTOR.

Que voulez vous ! notre gouverneur ne nous laisse presque jamais ve-
 nir à la comédie ; et il a tort, car..

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Au théâtre, un page apprend
 A bien séduire une belle,
 A feindre un amour fidèle,
 A songer d'un serment.
 Il apprend par quelle adresse,
 Sans que la pudeur s'enblesse,
 On enlève une maîtresse,
 En dépit des vieux auteurs :
 Or dites-moi, je vous prie,
 Si pour vous la comédie
 N'est pas l'école des mœurs.

LE MARQUIS.

C'est vrai ; rien ne forme mieux un jeune homme de famille. Les cou-
 lisses sont pour lui, ce qu'est le bal pour une demoiselle.

VICTOR.

J'étais de service, il y a quelques jours ; le Roi vint à la comédie ;
 mon devoir était de l'y suivre. Le Roi s'amusa beaucoup, et je crus de
 mon devoir de m'amuser aussi.

LE MARQUIS.

C'était de rigueur. (*A part.*) Voilà un apprenti courtisan qui pro-
 met.

VICTOR.

Sa majesté loua surtout le talent de mademoiselle Desmares ; parla de
 sa beauté, la trouva fort aimable, et j'en devins amoureux.

LE MARQUIS.

Par devoir ! quel zèle pour le Roi !

VICTOR.

C'est par son ordre que je viens demander pour ce soir la reprise de Psyché.

LE MARQUIS.

Depuis le temps qu'ils l'apprennent, ils ont eu le temps de l'oublier.

VICTOR.

Je viens aussi offrir à mademoiselle Desmares, un témoignage de la satisfaction de sa majesté : l'occasion est belle, et j'en profiterai.

LE MARQUIS.

Et sans doute l'aimable Psyché ne sera pas cruelle.

VICTOR.

Je l'ai attendue deux heures chez elle, et j'y serais mort d'ennui, sans une jeune soubrette qui est bien la plus jolie petite espiègle... après mademoiselle Desmares cependant... ah ! si elle n'épousait pas Baron !

LE MARQUIS.

L'épouser ! et je ne le savais pas !

VICTOR.

Songez que c'est un secret.

LE MARQUIS.

A qui le dites-vous ? (*à part.*) Demain, je me fais un vrai plaisir de le consigner dans le Mercure.

VICTOR.

C'est la petite soubrette qui me l'a dit en confidence.

LE MARQUIS.

Eh bien, il faut vous dépêcher... faites votre déclaration.

VICTOR.

Oui, mais...

Air de Voltaire chez Ninon.

Si, malgré mes soins empressés,
 Je n'obtiens que l'indifférence ;
 Si l'on me répond : finissez...
 Cessez un discours qui m'offense.

LE MARQUIS.

Eh bien ! loin de rester confus,
 Soyez encor plus téméraire :
 Souvent une offense de plus
 A fait pardonner la première.

(*À part.*) Allons vite chercher Baron ; et mettons les rivaux en présence.

Montrons, en ce moment, tout notre savoir faire ;
 Comme un vieux procureur, embrouillons cette affaire.
 Brouille, intrigue, scandale ! ah ! d'avance j'en ris :
 C'est là mon élément !... allons, saute, marquis !

SCÈNE VIII.

VICTOR.

Allons, du courage !... le marquis à raison, courons chercher mademoiselle Desmares, me jeter à ses pieds et lui dire :

Air : *Depuis long temps j'aimais Adèle.*

Des pages, voyez le plus sage
 Vous parler d'amour, à genoux :
 C'est un péché, dit la prude sauvage,
 Non ; le péché ne peut être si doux !
 Un seul baiser ! cédez, belle inhumaine ;
 Sans vous lâcher, laissez-le-moi ravir.
 Il vous coûte si peu de peine...
 Et me promet tant de plaisir!

Si on me refuse, eh bien... je me vengerai sur une autre belle.

Même air :

Un page aime toutes les femmes ;
 Il sait, en vaillant chevalier ;
 Devant les guerriers ou les dames
 A propos se multiplier ;
 Il aime à voir une belle inhumaine
 Lui refuser un don qu'il sait ravir.
 Plus un larcin coûta de peine,
 Et plus il donne de plaisir.

SCENE IX.

VICTOR ? BARON.

BARON, *à part.*

Voilà donc le beau page !... (*Haut.*) Monsieur cherche sans doute mademoiselle Desmares.

VICTOR, *vivement.*

Serait-elle ici ! il faut que je lui parle...

BARON.

Ah ! je conçois ; amoureux comme vous l'êtes.

VICTOR.

Vous savez donc...

BARON.

Je sais tout... je sais que ce matin...

VICTOR,

Que ce matin...

BARON.

Vous le savez mieux que moi.

VICTOR.

En vérité, j'ignore... je vous assure...

BARON.

On sait que vous adorez mademoiselle Desmares ; et qu'elle vous paie du plus tendre retour.

VICTOR.

Serait-il vrai ! ah ! mon cher Baron, que vous êtes aimable ! et que je vous remercie !

BARON.

Eh ! monsieur... croyez-moi, modérez vos transports ; votre bonheur fera peu de jaloux... vous ne savez pas combien la perfide est coquette, capricieuse...

VICTOR.

Eh ! qu'importe ! je la trouve accomplie.

Air de la Petite Coquette.

Les défauts qu'elle a
 Me plaisent à la folie ;
 L'amour veut de la jalousie ;
 J'aime la coquetterie :
 Ah ! toute femme jolie
 Doit avoir ces défauts-là.

BARON.

Sur tout elle fronde ;
 Sa gaité féconde
 Blesse tout le monde
 De ses traits
 Indiscrets.

VICTOR.

Mais, d'une personne
 Trop douce et trop bonne,
 on souvent on rit tout bas.

BARON.

Ah ! d'elle en ce cas
 On ne rira pas.
 C'est une femme inconstante,
 Un lutin,
 Qui vous tourmente,
 Elle est...

VICTOR.

Adorable enfin.

Les défauts qu'elle a
 Me plaisent à la folie, etc.

BARON.

Ensem. { Quels défauts elle a !
 Et quelle coquetterie !
 Vouloir lui consacrer sa vie,
 Ce serait une folie ;
 Faut-il être si jolie,
 Et montrer ces défauts-là ?

VICTOR.

Allons, décidément je l'adore. Ce que vous venez de me dire, m'a donné un courage, une audace ! mon cher Baron, je vous devrai mon bonheur.

BARON.

Ah ! c'en est trop, monsieur...

VICTOR.

Eh ! mon dieu ! allez-vous vous offenser d'une bagatelle ? un homme tel que vous a toujours des vengeances prêtes... qui sait ? demain peut-être... mais c'est mon tour aujourd'hui, et je veux être généreux ; vous êtes chez vous, je vous cède la place. (*À part.*) Il est temps de porter aux comédiens l'ordre du roi.

BARON.

Air : Restez, restez, troupe jolie.

Courez vers cette enchanteresse ;
 Allez languir à ses genoux ;
 Mais craignez la flâtteuse ivresse,
 Qui m'avait séduit comme vous.

VICTOR.

Je cours, sans que mon cœur le craigne,
M'offrir à ce charme trompeur;
Et profiter de l'interrègne...
En attendant un successeur.

SCÈNE X.

BARON, *seul*.

Je ne puis en vouloir à cet espiègle de page; à sa place, je ferais comme lui. Mais mademoiselle Desmares!... oh! je ne lui pardonnerai jamais. Dieu! c'est elle que je vois!

SCÈNE.

BARON, Mlle. DESMARES.

Mlle. DESMARES.

Air : *J'aime les amours qui toujours.*

Froids censeurs, malgré tous vos discours,
Aux plaisirs je consacre mes jours,
Aux malheureux j'offre de prompts secours.
En bien, en mal, imitez-moi toujours.

On blâme souvent ma gaité;

On dit que j'ai trop de légèreté.
Mais, quant à moi, je me trouve assez bien,
Puisque mon cœur ne me reproche rien.

BARON, *à part*.

Son cœur ne lui reproche rien!

Mlle. DESMARES.

Froids censeurs, malgré tous vos discours,
Aux plaisirs, etc...

Eh! bonjour, mon cher Baron! je me suis fait un peu attendre; c'est qu'à la dernière répétition, je me suis trop fatiguée le soir: mon médecin m'a prévenue que j'étais malade; et il m'a ordonné de prendre... des leçons d'équitation... vous trouvez l'ordonnance bizarre, ridicule...

BARON.

Je ne me permettrai pas...

Mlle. DESMARES.

Dites: quand cela serait, que voulez-vous? c'est la mode, et nous sommes ses esclaves.

Air du *Pot de fleurs*.

Sans écouter un vain scrupule,
Laissons le vulgaire jaloux
Trouve le bon ton ridicule;
Rions de lui, s'il rit de nous.
Au goût du jour je m'accommode;
Des ridicules... eh! mon dieu!
N'en faut-il pas avoir un peu,
Pour être à présent à la mode?

Mais vous ne me faites pas compliment sur ce joli point; j'ai achevé de le broder à la lecture... de cette tragédie, ou de cette comédie... je ne me souviens pas.

BARON.

Oh! oui, que vous avez refusée.

Mlle. DESMARES.

C'est possible... comment me trouvez-vous avec ma toilette...

BARON.

Charmante.

Mlle. DESMARES.

En vérité !

BARON.

Mais on a dû vous le dire avant moi.

Mlle. DESMARES.

Cela se peut : nous autres femmes , nous sommes exposées à ces galanteries ; mais je n'attache aucune importance à de pareils compliments , s'ils ne me sont adressés par vous.

BARON.

Cependant si le jeune page de ce matin , M. Victor...

Mlle. DESMARES.

M. Victor ? ce matin ?... expliquez-vous.

BARON.

Vous devez me comprendre !

Mlle DESMARES.

Air : ma Zoé , si quitter case.

Je n'ai vu ce jeune page,
Qu'un seul moment à la cour.

BARON.

J'admire votre langage.

Mlle DESMARES.

Je vous parle sans détour ;
Mais votre soupçon m'outrage.

BARON.

Je sais qu'il vous fait la cour ;
Et qu'il se flatte en ce jour
D'être payé de retour.

Mlle DESMARES.

Ah ! la bonne plaisanterie !
Enfin , mon cher , est-ce là tout ?

BARON.

Il vous trouve aimable et jolie...

Mlle DESMARES.

Mais ce jeune homme a du goût

Ensemb. { Convenez qu'il a du goût.
BARON.
Je le crois de votre goût. (*bis.*)

Mlle. DESMARES.

Ah ça ! mon cher Baron , vous êtes-vous assez amusé à mes dépens ?

BARON.

Laissez là l'ironie , mademoiselle ; je connais enfin votre légèreté.

Mlle. DESMARES.

Vous poursuivez !... mais tout de bon... est-ce que vous seriez jaloux ?
ah ! ah ! ah ! mon ami , il ne vous manquait que ce défaut-là pour être adorable.

BARON.

Me trahir à ce point ! et pourquoi ?... étrange caprice ! voilà bien les femmes !...

Mlle. DESMARES.

Caprice, dites vous!...

Moi, je connais, à ce sujet,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

BARON.

Et vous aussi, vous citez le bon homme ?

Mlle. DESMARES.

Lafontaine ! un bon homme ! pas autant qu'on affecte de le dire.

Air du Vaudeville de M. Guillaume.

Conteur naïf, peintre aimable et fidèle,
Dans un censeur il nous offre un ami;
Mais dans ses jeux le génie étincelle,
Et le bonhomme est un grand homme aussi.
Le dieu du goût à sa muse badine
Donne un brevet pour la postérité;
Et le bonhomme, en riant s'achemine,
Vers l'immortalité.

BARON.

J'admire avec quelle adresse vous détournez la conversation ; c'est
mettre le comble à votre perfidie.

Mlle. DESMARES.

Ma perfidie... y pensez vous ? moi ! je suis une perfide ! ah ! c'est trop
fort et vous me permettez de rire de l'expression. Ah ! ah ! ah ! perfide !...
mais c'est délicieux ; vous ne seriez pas plus galant, si vous étiez mon
mari.

BARON.

Heureusement je ne le suis pas encore.

Mlle. DESMARES.

Heureusement pour moi... et vos injustes soupçons...

BARON.

Des soupçons ! eh ! puis-je m'en défendre quand on me refuse votre
porte, tandis que vous recevez chez vous un jeune pagé ?...

Mlle. DESMARES.

C'est une calomnie.

BARON.

Lui-même ici semblait jouir de son triomphe.

Mlle. DESMARES.

L'impertinent !... M. le page, vous me le pairez !

Air du Renégat.

J'ai pitié de ce que j'entends,
Et votre colère m'amuse.

BARON.

Lorsqu'on a trahi ses sermens,
Ou n'a pas de meilleure excuse.

Mlle. DESMARES.

Je rougirais de me justifier.

BARON.

A qui doit-on désormais se fier !

Oui, j'ai sujet d'être jaloux,
Lorsqu'un autre amant vous enflamme,
Si jamais vous étiez ma femme,
Qu'on devrait plaindre votre époux !

Ensemble.

Mlle DESMARES.

En voyant vos transports jaloux,
Ah ! je sens au fond de mon âme,
Que l'on pourra plaindre la femme,
Dont vous serez un jour l'époux.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE SEMAINIER.

LE SEMAINIER.

Enfin, mes amis, je vous trouve, je reçois un message de la cour ; sa majesté veut Psyché pour ce soir.

Mlle. DESMARES.

Psyché ! c'est impossible.

LE SEMAINIER.

Ciel ! est-ce que vous seriez indisposée ?

Mlle DESMARES.

J'ai une migraine affreuse.

BARON.

Et moi, j'aurais plutôt vingt rhumes que de jouer ce soir. (*Il tousse.*)

LE SEMAINIER.

Vous me désespérez.

Mlle. DESMARES.

N'allez pas vous plaindre. Je n'ai été indisposée que deux fois cette semaine.

LE SEMAINIER.

C'est aujourd'hui mercredi ; il n'y a pas encore de temps perdu.

Mlle. DESMARES.

Eh bien, je ferai un effort ; je consens à jouer ce soir, pourvu que ce ne soit pas avec M. Baron.

BARON.

Vous pouvez également compter sur moi, si je ne parais pas avec mademoiselle.

LE SEMAINIER.

Quel caprice !

Mlle. DESMARES.

Je me prêterai à tout ce qu'exigera mon devoir ; mais là-dessus, je ne changerai pas de résolution.

LE SEMAINIER.

Eh ! quel parti voulez-vous que je prenne ? presque tous ces messieurs et ces dames ont des rôles... notre jeune premier a, dans ce moment, son rhumathisme ; et d'un autre côté...

Air du Vaudeville de Lantara.

Sur nos deux jeunes premières
 Nous ne pouvons pas compter :
 Dans l'emploi des jeunes mères
 Toutes deux vont débiter.
 Grand succès, sur ma parole,
 Doit leur être présagé ;
 Car pour répéter son rôle,
 Chacune prend un congé.

BARON.

Que veux-tu ? ce n'est pas ma faute... Tu sais mon dernier mot.

LE SEMAINIER.

Air du Vaudeville de la Visite à Bedlam.

Quel est donc ce grand courroux
 Et quel caprice est le vôtre ?
 Vous savez bien, l'un et l'autre,
 Qu'on ne peut jouer sans vous.

Mlle. DESMARES.

Je vous l'ai dit sans détour,
 Et votre espérance est vaine :
 Moi, je veux un autre Amour...
 Ou bien j'aurai ma migraine.

LE SEMAINIER.

Ensemble. { Quel est donc ce grand courroux ? etc.
 Mlle. DESMARES, BARON.
 Sans retard décidez-vous :
 Votre avis sera le nôtre.
 Oui, pour avoir l'un et l'autre,
 Il faut choisir entre nous.

BARON.

Pour toi, j'en suis bien fâché,
 Mon cher, je te le répète ;
 Je veux une autre Psyché...
 Qui ne soit pas si coquette.

LE SEMAINIER.

Ensemb. { Quel est donc, etc.
 BARON, Mlle. DESMARES.
 Sans retard, etc.

(*Baron et mademoiselle Desmares sortent chacun d'un côté.*)

SCÈNE XIII.

LE SEMAINIER, *seul.*

Je suis perdu. Que répondre aux ordres de sa Majesté ?... Nous ne pouvons pas faire valoir à la cour notre éternel protocole : Retardé par indisposition ; on saurait bien vite que tout le monde se porte bien.

SCÈNE XIV.

LE SEMAINIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, mon cher ? vous semblez rêveur...

LE SEMAINIER.

Ah ! M. le marquis, vous voyez un homme au désespoir... Baron et mademoiselle Desmares viennent de me rendre leurs rôles.

LE MARQUIS.

Eh bien ! il faut les remplacer... vous savez toute la pièce, vous pouvez jouer l'Amour.

LE SEMAINIER.

Y pensez-vous ? moi ! jouer l'Amour ? je pourrais être fort mal payé de ma complaisance.

Air : *Ça ne se peut pas.*

Le parterre que l'on affronte,
Prépare souvent des regrets ;
Comment ne pas mourir de honte,
Lorsqu'on joue au bruit des sifflets !

LE MARQUIS.

Quoique sifflé, chose certaine,
Je vois plus d'un acteur bien gras,
Nous prouver, sept fois par semaine,
Qu'on n'en meurt pas. *(bis.)*

Ah ça, écoutez ; laissez-moi arranger cette affaire...

LE SEMAINIER.

M. le marquis, ne vous mêlez de rien, je vous prie... Allons tenter un dernier effort... mon Dieu ! quel embarras que d'avoir à conduire une république... de comédiens. *(Il sort.)*

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, *seul.*

M. de la Furetière, voici le moment de vous montrer... voyons, disposons nos batteries ; il faut que cette aventure me fournisse des articles et du scandale au moins pour trois mois. Voici mademoiselle Desmarest... allons, de l'adresse.

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, Mlle. DESMAREST.

LE MARQUIS.

Arrivez donc, Mademoiselle, j'ai bien des choses à vous dire de la part de Baron...

Mlle. DESMAREST, *vivement.*

De Baron !...

LE MARQUIS.

Oui, je lui ai parlé ; il n'est plus fâché du tout...

Mlle. DESMAREST.

Il n'est plus fâché !...

LE MARQUIS.

Non, il sait qu'un amant doit fermer les yeux sur ces petites revanches-là.

Mlle. DESMAREST, *à part.*

Des revanches ! ah ! M. Baron, quelle perfidie, à votre tour !...

LE MARQUIS.

Entre nous, il est peut-être assez aise que vous lui prépariez des excuses pour de certaines intrigues que le Mercure ne vous laisserait pas ignorer long-temps.

Mlle. DESMARES.

De mieux en mieux... et je me croyais aimée ! Baron est un ingrat , un parjure... et je fais serment de le détester.

LE MARQUIS, *à part.*

Vivat ! le coup est porté ; elle est furieuse... Allons maintenant attaquer Baron. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

Mlle. DESMARES, *seule.*

Ah ! M. Baron, vous me boudez avec constance... en vérité je ne ferais pas mieux ; mais vous avez beau faire, votre dépit, le soin que vous mettez à me faire... tout me dit que vous êtes épris plus que jamais, et vous en conviendrez à mes genoux... oui, monsieur... et pour vous y contraindre, je compte sur l'aimable page... ah ! je lui en veux aussi... il s'est vanté d'avance... n'importe, j'ai besoin de lui... allons, je vais jouer la grande coquette, rôle bien nouveau pour moi... mais ne suis-je pas femme ?...

Air nouveau.

Cet heureux art de la coquetterie
 Nous fut donné pour captiver l'amour ;
 Et, par instinct, toute femme jolie,
 Sans le vouloir, est coquette à son tour.
 D'un art charmant faisons l'apprentissage
 Contre l'ingrat qui m'offense aujourd'hui.
 Pour me venger, feignons d'aimer le page ;
 Contre le page essayons-nous aussi.
 Cet heureux art, etc...

Mais si l'ingrat revient, soumis et tendre,
 A mes genoux implorer son pardon,
 Mon faible cœur pourrait encor se rendre,
 Quand l'amour parle, adieu froide raison.
 Sachons du moins, lui cachant ma faiblesse,
 Le tourmenter encor quelques instans.
 Avec un page, il faut lutter d'adresse ;
 Mais c'est un jeu de tromper deux amans.
 Cet heureux art de la coquetterie
 Nous fut donné pour captiver l'amour ;
 Et, par instinct, toute femme jolie,
 Sans le vouloir, est coquette à son tour.

SCÈNE XVIII.

Mlle. DESMARES, VICTOR.

VICTOR.

Ah ! la voici : faisons le novice, cela m'a déjà réussi.

Mlle. DESMARES, *à part.*

Un page !... c'est ce lui qui m'aime... si Baron pouvait venir !

VICTOR.

Ah ! mademoiselle, que je suis heureux de vous rencontrer !

Mlle. DESMARES.

Vous, au théâtre, monsieur ? par quel hasard ?

VICTOR.

Avant de vous connaître, je pouvais y venir par hasard, mais depuis que je vous ai vue...

Mlle. DESMARES.

Monsieur...

Air du Vaudeville du Piège.

Faut-il vous le dire entre nous ?
Je conçois peu votre langage :
Vous êtes le plus grand des fous...

VICTOR.

Ce discours n'est point un outrage ;
Si la raison fuit, dès l'instant
Qu'on est près de femme jolie ;
Je dois, sans doute, en vous voyant,
Donner des signes de folie.

Mlle. DESMARES.

Encore?... vous êtes bien galant, monsieur.

VICTOR.

Oh! je suis mieux que cela, mademoiselle, je suis amoureux.

Mlle. DESMARES.

Amoureux, à votre âge !...

VICTOR.

Eh! pourquoi pas? lors qu'on a déjà fait une campagne?

AIR du Verre.

Contre un ennemi redouté
Si j'ai combattu sans alarmes,
Je puis bien contre la beauté,
Faire aussi mes premières armes ;
Je suis à peine adolescent,
Mais précoce amant de la gloire ;
En un mot, je suis un enfant
Émancipé par la victoire.

Cependant, je suis timide encore, c'est mon premier amour.

Mlle. DESMARES.

En vérité!

VICTOR.

Ah! si j'osais vous demander une grâce...

Mlle. DESMARES.

Parlez. (*A part.*) Nous y voilà.VICTOR, *à part.*

Risquons ma romance, elle a plus d'une fois fait merveille. (*Haut.*)
Avant d'offrir à celle que j'aime des couplets que j'ai faits pour elle... je
voudrais les entendre essayer par une voix aussi gracieuse que la vôtre.

Mlle. DESMARES.

Volontiers.

VICTOR.

L'air est noté. Je vais prendre oette guitare, et vous accompagner. (*Il
prend une guitare posée sur un meuble.*)

Mlle. DESMARES.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

De la beauté que j'adore
 Je n'approche qu'en tremblant ;
 Et je crains, si jeune encore,
 De lui sembler trop enfant.
 Pour plaire, Amour, sois mon maître !
 D'un enfant sois le soutien...
 Tu dois préférer peut-être
 Ceux dont l'âge est près du tien.

Comment peindre le délire
 Qui captive tous mes sens !
 Ah ! que ne puis-je le dire
 Aussi bien que je le sens !
 Pour plaire, Amour, sois mon maître !
 D'un enfant, etc...

Mlle. DESMARES.

Vos couplets sont flatteurs. Heureuse celle qui vous les a inspirés.

VICTOR.

Ce que vous me dites me transporte !...

Mlle. DESMARES.

Comment !...

VICTOR.

C'est pour vous que je les ai composés... ah ! daignez les accepter.

Mlle. DESMARES.

Je ne sais si je dois...

VICTOR.

Ah ! ne me refusez pas (*à part.*) Frappons les derniers coups (*haut.*) l'excès de mon bonheur me faisait oublier mon devoir ;.. souffrez, mademoiselle, que je vous offre, de la part de monsieur le premier gentilhomme, cette marque de la satisfaction de sa majesté.

Mlle. DESMARES.

Un diamant ! comment témoigner à un prince si généreux toute ma reconnaissance ? (*à part.*) il est vraiment aimable, ce jeune page.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, BARON, *entrant au moment où Victor donne la bague.*

BARON, *à part.*

Elle reçoit une bague de ce page !

Mlle. DESMARES, *à part.*

Enfin voici Baron ; il nous écoute, à merveille !... (*Haut.*) Ah ! celui qui me la donne, verra redoubler, chaque jour, mes efforts pour lui plaire.

BARON, *à part.*

De mieux en mieux.

VICTOR.

Un tel moment me fait oublier le dépôt que m'avait ce matin causé votre absence... Vainement je vous ai attendue pendant deux heures.

Mlle. DESMARES.

Il est vrai.

BARON, *à part.*

Elle n'était pas chez elle ; elle ne me trompait donc pas... mais cette bague !...

VICTOR.

Ah ! pour que je ne n'aie plus rien à désirer , dites-moi que vous n'aimez plus Baron.

Mlle. DESMARES, *avec intention.*

Il y a long-temps que je ne l'aime plus.

AIR d'*Ambroise.*

VICTOR.

Permettez moi, je vous supplie,
De baiser cette main jolie...

Mlle DESMARES.

Ah ! je dois vous le refuser. .

VICTOR.

Me refuser, un seul baiser !

BARON.

Elle feint de le refuser ;
Et l'infidèle l'encourage !VICTOR, *à genoux.*Qu'en obtenant ce doux baiser,
De votre amour j'obtiens un gage ?*(Il lui baise la main.)*

Mlle. DESMARES.

Il ne dit rien !

VICTOR.

Pauvre Baron !

BARON.

Oh ! trahison !

VICTOR.

De son amour j'obtiens un gage,
Voilà l'effet de ma chanson !Pauvre Baron ! *(bis.)*

BARON.

Par mon mépris, de la volage
Il faut punir la trahison.Quelle leçon ! *(bis.)*

Mlle. DESMARES.

Eh quoi ! sans dépit le volage
Peut voir ma feinte trahison !Quelle leçon ! *(bis.)*Mlle. DESMARES, *à part.*Il ne se fâchera pas ; il faut renvoyer le page. *(haut à Victor.)* Baron nous écoute ; croyez-moi , éloignez-vous un instant ; je désire...

VICTOR.

Lui donner son congé.

Mlle. DESMARES.

Oui... son congé...

BARON, *à part.*

Ils se parlent bas.

Ensemble.

VICTOR.

Décemment, je ne puis rester; je vous laisse; je reviendrai bientôt.
Je ne doute plus de mon bonheur!

Mlle. DESMARES, à part.

Il est assez avantageux.

VICTOR.

En vérité ce pauvre Baron me fait de la peine... mais, ma foi, en amour,
chacun pour soi. (*Il sort en saluant Baron d'un air triomphant.*)

SCENE XX.

BARON, Mlle. DESMARES.

Mlle. DESMARES.

Voilà, j'espère, notre dernier tête-à-tête; je veux en profiter, pour
le tourmenter comme il faut.

BARON, faisant semblant d'entrer.

Ah! vous voilà, mademoiselle; seule...

Mlle. DESMARES, à part.

Le perfide! il ne veut pas avoir tout vu. (*Haut.*) Monsieur, j'étais avec
ce jeune page.

BARON.

Ah! oui, je viens de l'apercevoir. Il est venu je crois apporter un
ordre de la cour.

Mlle DESMARES.

Non, monsieur, il est venu pour moi... pour me présenter...

BARON.

Ce diamant!...

Mlle. DESMARES.

De la part de sa majesté.

BARON, seul.

De sa majesté! qu'entends-je? et je l'accusais... (*Haut.*) Il fait bon
d'avoir des amis auprès du roi.

Mlle. DESMARES.

Le roi ne lui a pas commandé de m'aimer.

BARON.

Ah! je vous en fais mon compliment; vous m'avez cet amour, par-
tagé sans doute, avec une aisance, une légèreté, qui me font trembler
pour mon rival.

AIR de Caroline.

Pour jouir d'un bonheur si doux
Qu'il saisisse l'instant propice;
Mais qu'il se dépêche! entre nous,
Qu'il prévienne un nouveau caprice.
Car la constance n'est souvent,
Pour vons, dit-on, femmes jolies,
Que l'intervalle d'un instant,
Qui sépare deux fantaisies.

Mlle. DESMARES.

Soyez tranquille, monsieur, la prochaine fantaisie ne sera pas pour
vous.

BARON.

Voilà un aveu qui me comble de joie.

AIR : *L'Étude est inutile* (de Jeannot et Colin.)

Quand par délicatesse
 Prêt à changer d'amour,
 J'attends que ma maîtresse
 Me dégage à son tour ;
 Dans l'attente importune,
 C'est, pour mon cœur charmé,
 Une bonne fortune
 De n'être plus aimé. (ter.)

Mlle. DESMARES.

Dans ce cas, monsieur, vous pouvez vous vanter, d'être le plus fortuné des hommes.

BARON.

C'est enchanteur et nous voilà tout-à-fait d'accord.

Mlle. DESMARES.

Même air.

C'est la mode commune
 De rompre en querellant ;
 Se quitter sans rancune,
 Oh ! c'est bien plus galant !
 Point de plainte importune,
 Car vraiment c'est encor
 Une bonne fortune
 De se brouiller d'accord. (ter.)

BARON.

Cette liberté de cœur que vous me rendez, m'arrive fort à propos, et ce soir je jouerai l'Amour beaucoup plus à mon aise.

Mlle. DESMARES.

Vous jouerez l'Amour ?

BARON.

Et qui donc, s'il vous plaît ?...

Mlle. DESMARES.

Je ne sais ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je jouerai Psyché.

BARON.

Vous jouerez Psyché ?

Mlle. DESMARES.

Et qui donc, s'il vous plaît ?

BARON.

Peu m'importe, mais je garde mon rôle.

Mlle. DESMARES.

Et je ne quitte pas le mien.

BARON.

Pourtant il est difficile que nous soyons en scène ensemble. Chaque fois que je dirai je vous aime, je serai en opposition avec mon cœur.

Mlle. DESMARES.

Oh ! moi, je ne crains rien ; je l'ai dit souvent, sans le penser d'avantage.

BARON.

En vérité !... je dois peu m'en étonner ; mais moi , qui ne suis pas femme , je ne saurais feindre des sentimens , qui sont dans mon rôle , et qui ne sont plus dans mon cœur. Je ne serai pas supportable , dans la plupart des scènes , et , par exemple , dans ces vers...

(*Il déclame d'abord avec une froideur affectée.*)

- « Enfin vous êtes seule , et je puis vous redire ,
 » Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire.
 » Et quel excès ont les douceurs
 » Qu'une sincère ardeur inspire ,
 » Sitôt qu'elle assemble deux cœurs ;
 (*S'animant par degrés.*)
 » Je puis vous expliquer de mon ame ravie
 » Les amoureux empressemens ;
 » Et vous jurer , qu'à vous seul asservie ,
 » Elle n'a pour objet de ses ravissemens ,
 » Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie... »
 Mlle DESMARES , *l'interrompant.*

Doucement , Monsieur ; il me semble que vous vous faites assez bien violence ; je craindrais de mal vous imiter.

BARON.

Vous , qui jouez si bien la comédie.

Mlle. DESMARES.

Tout mon secret est dans le naturel ; j'ai des choses bien plus tendres à vous dire ; quelle expression pourrai-je mettre à cette déclaration , qu'il faut que je vous fasse ?

- « A peine je vous vois , que mes frayeurs cessées
 » Laisent évanouir l'image du trépas ,
 » Et que je sens couler , dans mes veines glacées
 » Un je ne sais quel feu , que je ne conçois pas.
 » Je ne sais ce que c'est , mais je sais qu'il me charme ,
 » Que je n'en conçois pas d'alarmes.
 » Plus j'ai les yeux sur vous , plus je me sens charmer.
 » Tout ce que j'ai senti , n'agissait point de même ,
 » Et je dirais que je vous aime ,
 » Si je savais ce que c'est que d'aimer !
 » Par quel ordre du ciel , que je ne puis comprendre ,
 » Vous dis-je plus que je ne dois ?
 » Moi , de qui la pudeur devrait du moins attendre ,
 » Que vous m'explicassiez le trouble où je vous vois.
 » Vous soupirez ainsi que je soupire ;
 » Vos sens , comme les miens , paraissent interdits ;
 » C'est à moi de m'en taire , à vous de me le dire ;
 » Et cependant c'est moi qui vous le dis ! »

SCENE XXI.

LE SEMAINIER , et ensuite les autres Acteurs.

(*Le Semainier entre seul , vers le milieu de la tirade de Psyché. Il fuit signe au Marquis et aux autres acteurs qui entrent doucement , et restent sur le dernier plan.*)

LE MARQUIS.

Parfait !

BARON, *avec transport.*

Quelle femme ! et elle ne m'aimerait pas ! ah ! qu'il serait dangereux pour moi, de vous dire...

- « Phyché, je suis jaloux de toute la nature,
 » Vos cheveux souffrent trop des caresses du vent,
 » Dès qu'il les flatte j'en murmure ;
 » L'air même que vous respirez,
 » Avec trop de plaisir, passe par votre bouche ;
 » Votre habit de trop près vous touche ;
 » Et sitôt que vous soupirez,
 » Je ne sais quoi qui m'effarouche
 » Craint parmi vos soupirs, des soupirs égarés. »

(*Il se jette à genoux.*)

LE MARQUIS.

C'est admirable ! (*On le retient.*)

Mlle. DESMARES, *souriant.*

A mes genoux ! eh mais, ce jeu de scène-là n'est pas dans le rôle.

BARON, *se levant.*

Ah ! c'est que vous m'avez lancé un regard ! voilà pourquoi je ne voulais pas jouer avec vous. Mon faible cœur est sans défense, et vous avez tant d'armes contre moi !...

(*Ici Baron presse mademoiselle Desmares contre son cœur.*)

TOUS LES ACTEURS.

Bravo !

LE MARQUIS.

Bravissimo !

LE SEMAINIER.

Parfaitement joué mes amis... la pièce marchera... enfin nous la jouerons.

LE MARQUIS.

Hein ! c'est grâce à moi ; c'est délicieux... vous avez saisi toutes mes intentions ; c'est comme cela que j'avais conçu la scène de raccommodement.

SCENE XXII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR.

Enfin, messieurs, je vous trouve assemblés. Quelle réponse porterai-je à la cour ?

LE SEMAINIER.

Nous sommes prêts. (*A Baron et à mademoiselle Desmares.*) A ce soir Psyché ; et à demain la noce.

Mlle. DESMARES.

Oui, j'invite tous ces messieurs et ces dames à la fête.

LE MARQUIS.

Et moi, j'ouvrirai le bal avec Psyché.

VICTOR, *bas à Mlle. Desmares.*

Vous êtes donc réconciliés ?

Mlle. DESMARES.

Oui, monsieur, grâce à vous.

VICTOR.

Et ma chanson ?...

Mlle. DESMARES.

La voilà...

VICTOR.

Ah ! j'entends... c'est la première fois que mes couplets manquent leur effet... on ne voit de ces vertus-là que dans les coulisses ?

LE SEMAINIER.

Savez-vous, messieurs, vous qui jouez les ouvrages des autres, qu'on pourrait faire une pièce avec ce qui vient de se passer ici ?

LE MARQUIS.

Ce que vous dites là, je le pensais en moi-même, et je destine au Mercure quelques articles sur l'intérieur des comédiens...

LE SEMAINIER.

Croyez-moi, M. le marquis, ne dites pas de mal des comédiens, vous auriez la majorité contre vous, ils ne sont pas tous au théâtre.

VAUDEVILLE.

Air de la Treille de Sincérité.

En comédiens le monde

Abonde ;

Tel qui nous voit, nous entend bien,
Ainsi que nous est comédien.

Taruffes, pour nous si rigides,
Si doux pour vos propres travers ;
Amis sincères et solides,
Constans... jusqu'au premier revers ;
Vous écrivains de coterie,
Si zélés pour le bien de tous...
Sans que votre intérêt s'oublie ;
Venez figurer avec nous...

CHŒUR.

En comédiens, etc...

BARON.

Parasites, qu'on ne voit guère,
Avant dîner, chez vos amis ;
Vous, grands hommes, pour le vulgaire,
Et, pour vos valets... si petits ;
Et vous, peuple souple et mobile,
Politiques caméléons,
De notre art, pour vous si facile,
Venez nous donner des leçons.

CHŒUR.

En comédiens, etc. ..

VICTOR.

Et vous, modèles d'inconstance,
 Femmes, qui nous trompez si bien,
 Femmes, qu'on peut par excellence,
 Nommer le sexe comédien;
 Vous, coquette, qu'un vain caprice
 Change en dévote, par ennui;
 Vous, fillette, à vingt ans, novice...
 Venez, votre place est ici.

CHŒUR.

En comédiens, etc...

LE MARQUIS,

N'est ce point une comédie
 Que nous jouons tous ici bas ?
 Mais, dans ce drame de la vie,
 Le plus souvent on ne rit pas.
 Chargés des rôles difficiles,
 Sur l'avant-scène on voit les grands ;
 Acteurs obscurs, mais plus tranquilles,
 Les petits sont les figurants.

CHŒUR.

En comédiens, etc...

Mlle. DESMARES, *au Public.*

Vous, messieurs, vous aussi, mesdames,
 Qui venez nous entendre ici,
 De nos légères épigrammes,
 Riez, c'est le meilleur parti.
 Si quelqu'un veut se reconnaître
 Dans nos satiriques couplets ;
 Pour ne pas le laisser paraître,
 Qu'il applaudisse nos couplets :
 Des traits malins de la satire,

Rire,

En se reconnaissant bien ;
 C'est encor être comédien.

CHŒUR FINAL.

Des traits malins de la satire
 Rire, etc...

20 JY 63.
 FIN.